Ami du Clergé du 19 août 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes. — XLVI. 13e Dimanche après la Pentecôte : Nécessité des vertus théologales, 281.
Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — XXXVIII. La confession des enfants, 282.
Décollation de S. Jean-Baptiste (29 août). — Les leçons d'un drame, 284.
Nativité de la Sainte Vierge (8 septembre). — Jour de joie, 286.
Aux Jeunes filles. — Dévotion à Marie et vie chrétienne (Discours de S. S. Pie XII), 287.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

XLVI

13e Dimanche après la Pentecôte

NÉCESSITÉ DES VERTUS THÉOLOGALES

Dieu tout-puissant et éternel,
augmentez en nous la foi, l'espérance et la charité,
et pour que s'accomplissent en nous vos promesses,
donnez-nous d'aimer vos commandements.

En bref : **Augmentez en nous la vie divine, pour que nous méritions le ciel.**

A plusieurs reprises, nous avons demandé à Dieu d'augmenter soit notre foi, soit notre espérance, soit notre charité, « adauge resurrectionis fidem », ... « ad tua promissa currentes »..., etc. Aujourd'hui, ce sont les trois vertus théologales ensemble qui font l'objet de notre prière : « Augmentez-les, Seigneur ». Convainquons-nous de l'opportunité de cette demande. Nous avons, dans les jours que nous vivons, un urgent besoin d'un niveau élevé de foi, d'espérance et de charité. Pour augmenter leur puissance, nous ne pouvons compter que sur Dieu.

I. — *Besoin actuel de foi, d'espérance et de charité*

Le chrétien d'aujourd'hui est plongé dans un milieu très toxique pour son âme.

1. — **Les caractéristiques de ce milieu.** — **a)** Nous vivons en un temps d'**humanisme athée.** Grisée par ses progrès scientifiques et techniques, l'humanité ne reconnaît d'autre puissance créatrice que la sienne, d'autre providence que son génie industrieux. « Elle a donc reconduit la divinité aux frontières de la science et de la technique, en la remerciant de ses services provisoires ». L'adoration, le culte religieux, c'est à l'homme que l'homme doit l'adresser, à l'homme seul, qui prétend assurer son bonheur par ses propres moyens Un bonheur à la mesure de cette terre. Car s'il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'au-delà. Tout se règle ici-bas. L'adage antique, cité par S. Paul à la charge des païens, reprend vie sous une autre forme : « Mangeons, buvons, car, demain, nous ne serons plus ! »

— **b)** D'autre part le bonheur matériel qui, seul, compte, s'il n'y a pas de vie spirituelle et pas d'éternité, ne peut être acquis que par une **production toujours plus poussée** qui permette à l'homme, en appliquant les dernières découvertes de la science, d'accroître indéfiniment les jouissances et de les mettre à la portée de tous.

— **c)** Enfin, jamais les hommes ne furent plus **divisés,** ni les guerres plus cruelles qu'en ces temps de prétendu progrès. Et quelle haine entre les deux blocs qui s'affrontent, quelle cruauté dans les épurations, quelle puissance de destruction dans le formidable armement atomique !...

2. — **Le remède à ces maux.** — **a)** Contre le matérialisme athée, l'unique remède, c'est la **foi** en Dieu, la conviction inébranlable qu'il y a un Dieu, source de toute lumière et de toute vie, un Dieu sauveur qui s'est fait proche de nous par son Fils incarné, un Dieu qui dirige de haut la nature et l'histoire et dont tout, dans l'univers et dans la société des hommes, clame la présence active et bienfaisante. La foi en Dieu, c.-à-d. l'engagement et la consécration de notre vie à celui qui est notre Père, et dont nous sommes la vivante image. Créés à sa ressemblance, nous sommes **certains** qu'il y a en nous un principe immatériel que la mort n'atteint pas et dont les exigences priment celles du corps. Une telle certitude entraîne une conception de la vie et de la destinée qui dépasse les horizons terrestres. Et voilà la réplique aux pauvretés du matérialisme. Voilà, d'autre part, le fondement de ces exigences que la conscience oppose à toutes les tyrannies.

— **b)** A cette fièvre de production à laquelle les hommes sont sacrifiés, nous opposons victorieusement notre **espérance.** Qu'on fasse miroiter à nos yeux les promesses d'un âge d'or où tous les plaisirs seront offerts abondamment à notre corps, cela ne doit pas nous émouvoir. Nous valons mieux que tout cela, nous sommes faits pour d'autres joies. Certes, nous souhaitons à tout homme un salaire juste, un confort raisonnable, sans lesquels il est pratiquement impossible de pratiquer la vertu. Mais le chrétien peut dire, avec S. Paul : « Pour le Christ, j'ai tout sacrifié (tout, c.-à-d. sa haute situation de juif, de pharisien scrupuleux, de Docteur de la Loi) et je ne vois en tout qu'immondices, afin de gagner le Christ ». Qu'est-ce que la richesse, qu'est-ce que le confort qu'elle procure, qu'est-ce que l'orgueil du nom, ou le prestige d'une haute situation, acquise avec tant de peine, à côté de ce qui nous est promis par Dieu ?

L'héritage que nous garantit le baptême n'est pas de ceux dont les biens se cotent en bourse. « Venez, les bénis de mon Père, posséder le Royaume ». Venez partager mon propre bonheur à tout jamais. Au dernier jour, lors de notre jugement particulier, ce qui comptera ce n'est ni les titres de rente ou les grands domaines fonciers, ni les galons, ni les chamarrures ou les décorations, ni la célébrité ou la gloire acquises par nos productions dans la science ou dans l'art. Rien de tout cela ne nous suivra.

Nous paraîtrons devant le Juge, dépouillés de tous ces avantages mais riches de mérites qui nous suivent dans l'autre vie. Voyez ce pauvre curé de campagne que fut Jean-Baptiste Vianney. Quelle transfiguration dans la gloire de Dieu !

Tel est le rôle de l'Espérance : elle éteint les faux brillants du bonheur et de la gloire de ce monde. Elle enlève aux biens éphémères leur puissance de séduction. Elle arrache aux maux dont le persécuteur menace le martyr leur masque terrifiant. Au bourreau qui le torturait, derrière le rideau de fer, un prêtre indigène se contenta de dire, avec une calme fermeté : « Je crois à la résurrection des corps. »

— c) Enfin et surtout, la **charité** est le divin remède à ces conflits qui opposent les hommes entre eux, à ce refus de se mettre à la place des autres, à ces incompréhensions, qui déchirent les sociétés humaines et font de la terre comme un enfer anticipé... Aux yeux de la charité, il n'est pas un homme qui ne doive nous être cher ; (**carus, caritas,** deux mots de la même famille). Dieu ne nous impose pas de faire de tous nos contemporains des amis, c.-à-d. d'entretenir une réelle intimité avec tous les hommes. Cette étroite conformité de vues, de goûts, de vouloirs qui fait le charme de l'amitié n'appelle pas une extension universelle. Ce que le Christ nous demande, c'est d'avoir pour tous les hommes, si loin de nous qu'ils soient par la race, la culture, les occupations, etc., un sentiment de surnaturelle sympathie, fondé sur la certitude que nous sommes tous les fils du Père céleste, des frères dans le Christ, candidats au Royaume. Un tel sentiment nous incline à leur souhaiter et, s'il se peut, à leur procurer tout le bien possible, ce bien unique qu'est Dieu.

La Charité aime Dieu pour lui-même plus que tout et lui veut à lui-même le seul bien que nous puissions lui procurer : la gloire d'avoir réussi la création. Et c'est lui encore qu'elle chérit dans tous ces hommes appelés à le voir face à face. Si nous envisagions toujours notre prochain comme des candidats au bonheur divin, promis à eux comme à nous, quelle paix, quelle unité règneraient sur cette terre ! Je connais un jeune poète qui, prenant le contre-pied du mot sinistrement célèbre : « l'enfer, c'est les autres », adopta pour devise ces mots si dignes du Christ : « Le Ciel, c'est les autres... »

II. — *Dieu seul peut augmenter en nous foi, espérance, charité*

Mais pour que ces trois vertus déploient en nous leur activité et nous défendent contre les maux que nous venons d'envisager, il faut qu'elles atteignent un haut degré de puissance. Il ne faut pas les laisser en sommeil. La vertu négligée s'étiole et s'atrophie comme le muscle réduit à l'inaction. Inversement, admirez les performances d'un lutteur, d'un coureur bien entraîné.

Si nous voulons que notre vie chrétienne s'impose par son activité victorieuse, il faut agir en chrétiens, il faut être des âmes de grande foi, des âmes d'une inconfusible espérance, des âmes d'une charité dévorante.

Mais suffit-il d'exercer ces vertus pour les intensifier ? Absolument pas. Pourquoi ? Parce que ce groupe de vertus n'est en quelque sorte que le triple organe de la vie divine reçue au baptême, participation à la vie qui s'échange entre le Père, le Fils et l'Esprit. Nous avons pu la perdre, il a fallu le sacrifice du Christ pour nous la rendre. Et tout ce que nous en possédons découle du Cœur du Christ. Chaque accroissement de foi, d'espoir, d'amour est un don ajouté à un don, toujours aussi gratuit que le premier.

Tant il est vrai que, comme le dit S .Paul, « c'est Dieu qui produit en nous le vouloir et le faire au gré de ses bienveillants desseins. Aussi ne s'agit-il pour nous ni de vouloir ni de courir , mais tout dépend de la miséricorde divine ». D'où l'Apôtre conclut : « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement » (Phil., II, 12-13 ; Rom., IX, 16). Nous n'insisterons jamais assez sur notre dépendance radicale à l'égard de ce Père, qui est aussi l'Inaccessible et le Tout-Puissant. Aussi ne faut-il pas oublier que la « crainte de Dieu » est le complément de l'espérance, et que la charité qui nous met, d'une certaine façon, de plain-pied avec Dieu, ne nous dispense pas de lui témoigner cet « esprit de religion » qui nous met à notre place de créature, c.-à-d. celle d'un pauvre **rien** devant le **Tout.**

* *

A la lumière de ces hautes et essentielles vérités, nous sommes plus à même de comprendre l'insistance du Maître : « Il faut prier sans arrêt, et ne jamais interrompre nos supplications ». Car s'il dépend du bon vouloir divin de développer ces vertus et ces dons du St-Esprit dans nos âmes, il ne tient qu'à nous de l'y disposer, ou plutôt de nous y disposer par la prière. « Il faut prier... vous ne pouvez rien sans moi. » C'est le premier aspect du problème. — « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom (surtout quand cette demande est celle de l'assemblée liturgique, qu'il préside invisiblement) tout cela vous sera accordé ».

Nous conclurons donc cette demande en disant à Dieu : « Pour que s'accomplissent en nous vos promesses, faites-nous aimer vos préceptes ». Nous comptons sur ce Dieu si fidèle à ses promesses, c'est cette foi des enfants qui s'appelle l'espérance; certainement il les tiendra, et nous accordera le bonheur éternel. Mais il faut le mériter en accomplissant ses préceptes. Et c'est le rôle de la charité, qui consiste avant tout à « faire la volonté du Père céleste ». Alors, animés de cet amour, qui découle en nous du Cœur de Jésus, nous réaliserons le magnifique acte de foi que la Préface des saints met sur les lèvres du célébrant : « O Dieu, en couronnant nos mérites, c'est vos dons que vous couronnez »...

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

XXXVII

LA CONFESSION DES ENFANTS

Ecoutons le *Directoire :* « La confession fréquente des enfants est un devoir primordial du ministère pastoral. Le prêtre apportera un soin patient et éclairé à ce ministère qui est essentiel pour la formation des consciences ». Quelques réflexions et suggestions sur ce grave sujet.

I

Une des misères de notre monde actuel est la méconnaissance du péché originel. On oublie, peut-être un peu volontairement, cet enseignement à la fois si lumineux et si important du catéchisme : à savoir, que Dieu au commencement avait fait toutes choses bonnes, que l'homme, corps et âme, était une merveille d'équilibre, fait à l'image de Dieu et pour jouir du bonheur ; mais que le péché est venu au travers de l'œuvre divine, y apportant désordre et confusion. La nature humaine en est sortie sinon blessée du moins diminuée, et le baptême qui a effacé en nous la tache du péché originel n'a pas supprimé « le foyer du péché », les tendances mauvaises, l'attrait du plaisir défendu.

Et c'est le cas de reprendre la parole de

Dom Marmion et de dire que « les mystères du Christ sont nos mystères ». En effet, quel fut le but de l'Incarnation, pourquoi le Christ est-il venu parmi nous ? Dès le début Jean au désert le présente comme « l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde », et Jésus lui-même annonçant sa Passion comme toute proche dit nettement « c'est pour cette heure-là que je suis venu » (Jo., XII, 27). Il s'est justifié devant les Pharisiens orgueilleux de ses fréquentations avec les pécheurs, « je suis venu pour sauver ce qui était perdu » (Mat., XVIII, 11), comme le médecin qui va non aux bien portants mais aux malades.

Et tout le travail — on pourrait dire le drame — de notre vie terrestre est précisément de nous affranchir du péché, avec l'aide de l'Eglise et de ses sacrements, de mourir au péché, aux convoitises, aux habitudes du monde pour ressusciter avec le Christ à une vie nouvelle ; la Résurrection du matin de Pâques n'est pas seulement le symbole de la nôtre, elle en est aussi la source méritoire et féconde.

Or nous savons tous plus ou moins combien il est difficile de sortir de l'ornière des vieilles habitudes : au contraire l'enfant est au moral comme au physique en période de formation ; on a dit avec juste raison qu'il était comme une cire molle, toute prête à recevoir une empreinte ; certes il ne faudrait pas croire avec Rousseau « que l'homme naît bon », l'enfant aussi — et on s'en aperçoit dès l'âge le plus tendre — porte en lui ce foyer de péché dont je parlais tout-à-l'heure ; mais s'il y a des tendances mauvaises en lui, du moins il n'y a pas encore de ces habitudes dont on dit qu'elles sont comme une seconde nature. Et par contre le baptême a déposé dans son âme, avec la grâce et les vertus, de riches facultés surnaturelles qui ne demandent qu'à s'épanouir.

Et nous voici en face de cette tâche essentielle : l'éducation ; tâche que l'on pourrait comparer à celle du jardinier ; pour l'âme comme pour la plante il faut déblayer le terrain, sarcler les folles herbes et tailler les frondaisons inutiles, donner de l'air et de la lumière et un aliment ; Notre-Seigneur ne disait-il pas « Je suis la vigne et vous les sarments » ; « Je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron » (Jo., XV, 5, 1) ?

Dans une autre image, non moins suggestive, S. Paul parle de « ces petits enfants qu'il enfante à nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en eux » (Gal., IV, 19). Et puissent les parents et les éducateurs comprendre que donner la vie corporelle est peu de chose, en face de cette génération spirituelle par laquelle on fait passer dans l'âme de l'enfant le meilleur de son âme à soi.

II

Une image encore vous aidera à comprendre le rôle de la confession fréquente en éducation. Le développement rationnel du corps de l'enfant a besoin de propreté, d'hygiène et d'exercice ; or son âme, pour se bien porter et pour s'élever a besoin des mêmes éléments ; elle les trouve fort heureusement dans la confession

Propreté ? Vous savez bien qu'une vitre ternie ne laisse plus bien passer les rayons du soleil et de la lumière ; qu'un épiderme sali s'oppose à la respiration des pores de la peau ; eh bien ! de même une âme salie, souillée par le péché, sera moins réceptive aux vérités de la foi que le catéchisme enseigne. « Bienheureux les cœurs purs, disait Jésus, parce qu'ils verront Dieu » (Mat., V, 8) ; et S. Paul à l'opposé : « L'homme grossier ne perçoit ni ne comprend les choses de Dieu » (I Cor., II, 14). Voulez-vous que vos enfants profitent vraiment des leçons du catéchisme, et qu'ils apportent à vous écouter toute la fraîcheur de leur confiance filiale, envoyez-les se confesser souvent : la santé de leur âme en dépend étroitement.

Il y a autre chose dans la confession que ce bain salutaire où l'âme se plonge. Il s'y trouve une excellente formation à la loyauté ; qui ne se confesse pas n'a pas l'occasion de se regarder dans le miroir de l'examen de conscience, il ne se connaît pas, il n'avoue pas, il dissimule ; et oubliant Dieu avec qui seul on ne peut ruser, il en devient facilement habile, menteur, hypocrite, déloyal. Au contraire, habitué dès le jeune âge à la confession fréquente, l'enfant aura le goût de la propreté morale ; sur sa conscience nette, une faute caractérisée apparaîtra comme une tache sur un vêtement blanc ; il voudra s'en débarrasser bien vite ; il acquerra ce sens spécial qui permet de reconnaître d'instinct ce qui est dangereux, malhonnête, pernicieux. La droiture, la loyauté qui seront siennes, n'est-ce pas le plus beau vêtement de l'âme avec la grâce de Dieu ?

Hygiène ? La propreté est essentielle pour la santé, elle ne saurait suffire cependant ; il il y faut encore une nourriture saine, de l'air pur, un climat favorable. Dans la confession fréquente l'enfant ne trouvera pas seulement la netteté de son âme, mais en plus une véritable formation. En effet : la confession, c'est plus qu'un aveu sincère de ses fautes, qui serait bien imparfait s'il était seul, il y faut joindre la contrition ; et celle-ci n'est autre qu'un retournement intérieur, un reniement de ce qu'on a voulu et fait, une conversion de la volonté propre qui se renonce pour faire accord avec la volonté divine ; et cette disposition de l'âme qui a déjà sa valeur en elle-même nous met en contact avec les mérites du Christ en sa sainte Passion ; c'est comme si, altérés, nous buvions à une source rafraîchissante ; comme si, aniémés, débilités, nous respirions à pleins poumons l'air pur des hauteurs. La confession fréquente est de nature, chez un enfant, à produire dans son âme ce que feront pour son corps deux mois de colonie au grand air : un épanouissement de tout son être, une provision de vigueur et de santé.

Exercice ? L'enfant est léger, insouciant par nature et il aime la nouveauté, le changement ; il faut en tenir compte ; mais il est aussi plein de vie et il aime le mouvement et l'exercice. Même il n'est pas sans goût pour la petite guerre et les prouesses de genre militaire ; aussi combien d'œuvres éducatives ont utilisé et utilisent avec fruit ces dispositions ! Scoutisme, Croisade, Cœurs Vaillants, etc., ont des méthodes de formation qui s'inspirent de cette connaissance de l'enfant. Mais si bonnes que soient ces méthodes, elles gagnent toutes à s'appuyer sur la pratique de la confession.

Prompt à l'enthousiasme, l'enfant est aussi exposé à la fatigue et au découragement ; bien vite les difficultés risquent de l'arrêter, ou la lassitude de ralentir son ardeur, ou l'échec de l'écraser. Mais une bonne confession bien comprise c'est tellement réconfortant . Avec elle on ne repart jamais à zéro ; on ne fait pas seulement table rase du passé ; on ne se contente pas d'un coup d'éponge sur les erreurs et les sottises ; avec elle on retrouve tout l'acquit de ses mérites antérieurs ; grâce à elle on est comme le voyageur qui a fait halte un instant au bord du chemin, mais on n'a pas reculé, on n'a pas à faire une seconde fois le chemin parcouru.

Alors quel encouragement ! Et pourquoi l'enfant n'en viendrait-il pas vite à faire d'une confession à l'autre, et à raison d'un chaque fois, le tour de ses défauts ; de ses défauts mieux connus grâce à l'examen de conscience, de ses défauts peu à peu corrigés grâce aux moyens appropriés suggérés par son directeur. Exercice salutaire qui peut très bien d'ailleurs se concevoir sous la forme positive de la pratique d'une vertu, par opposition à un défaut.

* *

Les choses les plus simples sont parfois les plus difficiles à définir ; ainsi la santé. Il semble cependant qu'elle réside dans une harmonie, dans un équilibre de forces où l'on se sent à son aise, et en possession de tous ses moyens. Autant pour un malade le travail est rebutant, difficile, exténuant parce qu'il est au-dessus de ses forces, autant pour un être vigoureux l'action est agréable, facile et féconde. La confession fréquente est un élément de santé morale : avec elle, l'âme aura à la fois une claire vue de son devoir et de sa destinée, et le goût de se porter avec courage vers les tâches qui l'attendent.

DECOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE

(29 août)

LES LEÇONS D'UN DRAME

La page du chap. VI de S. Marc où est raconté le martyre du Précurseur est une des plus dramatiques de toute la Bible. Elle est riche en leçons, et un orateur sublime comme S. Jean Chrysostome y trouvait matière à développements incomparables. Rappelons d'abord les faits, et nous en tirerons quelques enseignements.

I. — *Les faits*

Durant toute sa vie, écoulée en Galilée, Jésus dépendait temporellement d'Hérode-Antipas, un des fils d'Hérode le Grand, celui qui avait fait massacrer les saints Innocents. L'Evangile donne à ce prince le titre de roi, conformément à la politesse de ses sujets ; mais il n'avait droit qu'à la dignité de tétrarque, un peu inférieure.

C'était un personnage voluptueux. Le pouvoir réel étant aux mains des Romains, le sien était aussi limité que celui des chefs indigènes qui sont à notre époque sous le protectorat d'une grande puissance. Désœuvré, il passait sa vie dans les distractions et les plaisirs mondains. Il avait peu de piété. Sans doute il allait à Jérusalem, comme tous les Juifs, au moment de la Pâque ; mais c'était beaucoup moins par conviction que par politique, pour plaire à ses sujets. Au fond il était surtout superstitieux, ainsi que le prouvent les événements qui suivirent le martyre de S. Jean-Baptiste.

Avant de prendre définitivement possession de ses territoires de Galilée et de Pérée, il fit un séjour à Rome. Son demi-frère, Hérode-Philippe, y résidait. Il descendit naturellement chez lui. Il y rencontra la femme de celui-ci, Hérodiade, déjà proche parente de l'un et de l'autre : elle était leur nièce. Une passion mauvaise s'établit entre eux, et Hérodiade le suivit à son retour en Galilée, emmenant sa fille Salomé.

Quand le Baptiste apprit ce scandale, il le stigmatisa à sa manière franche et rude. Lui qui n'avait peur de personne, et qui, voyant venir à son baptême les personnages les plus distingués de son temps, Pharisiens et Sadducéens, les traitait de « race de vipères », ne redoutait pas plus la colère de son Prince. Il considérait comme son devoir de lui faire la leçon, pour la bonne raison que les chefs doivent donner le bon exemple, et que, loin d'être exemptés de la loi religieuse, ils doivent se conduire encore mieux que les autres.

Si Hérode-Antipas avait été libre de suivre les bons mouvements de sa nature — car il en avait, l'Evangile le dit expressément — il est probable que Jean aurait eu gain de cause, et aurait obtenu le renvoi de la femme adultère. Mais, hélas ! qu'il est difficile de rompre les liens de cette nature ! La maitresse du faible roitelet sut si bien se défendre qu'elle obtint l'emprisonnement du Prophète. Au dire de l'historien Josèphe, S. Jean fut enfermé dans une forteresse située en Pérée, à plus de 1.000 mètres au-dessus de la Mer Morte, et dont il reste encore des ruines aujourd'hui : Machéronte.

Ce n'était pas le moyen de réduire au silence le vaillant prédicateur. A chaque fois qu'il rencontrait Hérode, il lui reprochait sa conduite : ce crime-là et les autres, dit l'Evangile. Le prince, impressionné par tant de droiture, de sainteté et d'audace, en même temps que par tant de sagesse, le laissait dire, et même se plaisait dans la compagnie de son illustre prisonnier.

Hérodiade s'en rendait compte. Elle savait que le jour où le Baptiste aurait le dessus, elle devrait quitter les fastes de la cour et rejoindre son premier mari à Rome. Certes, Rome était captivante : c'était le Paris de ce temps-là. Mais Hérode-Philippe n'était qu'un simple particulier, son père ne lui ayant pas légué de territoire. Et Hérodiade préférait la province où elle avait la situation d'une reine. Aussi en voulait-elle à mort

au Baptiste, seule cause de ses cauchemars, et elle guettait l'occasion de le faire exécuter.

Cette occasion lui fut donnée inopinément un jour anniversaire de son pseudo-mari, où une grande fête avait été organisée dans la forteresse de Machéronte. Il y avait là quantité de grands personnages de Galilée et de Pérée : officiers de l'armée, magistrats, grands propriétaires. Et le banquet se prolongea dans les excès habituels de ripaille et de boisson.

C'était la coutume, dans ces pays de Proche-Orient, d'agrémenter les repas de ce genre avec de la musique et de la danse. On introduisait devant les convives des danseuses de profession dont les attitudes lascives provoquaient des plaisirs suspects. Aucune jeune fille de bonne tenue n'aurait consenti à faire ce métier. Comment se fit-il que Salomé prit la place d'une de ces danseuses à gage ? La chose avait-elle était combinée par sa mère ? L'Evangile ne le dit pas, mais il est bien permis de le supposer. Toujours est-il qu'Hérode, enthousiasmé par la grâce de la jeune fille, et peut-être sous le coup d'un excès de boisson, lui promit en récompense tout ce qu'elle désirerait, fût-ce, ajouta-t-il avec serment, la moitié de son royaume.

Salomé ne se fit pas prier : elle va aussitôt trouver sa mère, lui raconte la chose et, sur son conseil, revient devant le roi : « Je veux que tout de suite tu me donnes, sur un plat, la tête de Jean le Baptiste !»

Vous savez la suite. Hérode, dégrisé, se rend compte de sa faute. Sa joie malsaine fait subitement place à une grande tristesse : comment se résigner à terminer cette fête par une scène aussi macabre ? Si encore il ne s'était agi que d'un vulgaire prisonnier de droit commun, ou d'un chef de guerre, passe encore : mais il s'agissait de celui que toute la renommée reconnaissait comme un grand prophète et que lui-même, au fond, aimait et vénérait... Mais par ailleurs il y avait son serment (qui, en réalité, vous le savez, était nul de plein droit dans de telles conditions). Il y avait surtout la masse des convives qui le regardait d'un air narquois : allait-il se dédire, perdre la face ? C'est intolérable chez un homme orgueilleux, surtout en ces pays d'Orient et à pareille époque. Il se décida donc, fit décapiter le Prophète, et la jeune fille alla porter la tête sanglante et livide à sa mère.

II. — *La leçon des faits*

Retenons au moins quelques leçons d'un épisode si instructif.

1. — **Concernant la nature de la passion.** Les psychologues dissertent longuement sur la nature, l'origine, les conséquences des passions. Rien ne vaut l'expérience en ce domaine pour nous instruire. Et encore, nous sommes ainsi faits, que l'expérience elle-même ne nous instruit pas pour longtemps : à chaque nouvelle occasion de passion, nous nous croyons en face d'un cas exceptionnel, régi par des lois exceptionnelles, et nous nous exemptons des règles morales traditionnelles avec plus ou moins de bonne foi.

Et cependant, ces règles ne supportent pas d'exception. Tout d'abord, il est d'une importance capitale de surveiller les **débuts de la passion.** A ce stade, on peut y remédier ; après il est trop tard, et le remède est presque impossible. Notez que, même au début, la chose est très difficile, car lorsque la passion, l'amour surtout, fait son apparition, sa nouveauté a quelque chose de spécialement séducteur ; c'est une révélation qui apporte avec elle toutes les joies d'une découverte, et cette fraîcheur la rend plus séduisante sous un certain aspect. Mais par ailleurs, n'ayant pas été ancrée dans la sensibilité et le cœur par l'habitude, il est plus facile de la dominer au moyen de la fuite, de la séparation, seul remède en cette circonstance.

C'est à Rome, au domicile de son frère, qu'Antipas aurait dû se surveiller. Dans l'intimité de l'hospitalité familiale, au cours des repas générateurs d'amitié, pendant les conversations fréquentes et cordiales, les sentiments normaux entre personnes de sexe différent risquent vite de s'intensifier d'une manière anormale. Et c'est alors qu'il faut trancher dans le vif, se séparer coûte que coûte. Sinon la passion prend une **violence** folle. Voyez ce qui se passe de nos jours plus que jamais : combien de drames nous sont rapportés par la presse chaque jour ! Combien d'assassinats, de suicides et de mauvais traitements ! Que de souffrances résultent de la passion !

Le cas d'Antipas nous rappelle celui de David. David, étant roi, avait un harem et pouvait se procurer toutes les épouses qu'il désirait. Cela ne lui suffit pas, et il fit assassiner le meilleur de ses officiers pour lui voler sa femme. Antipas avait le pouvoir royal, alors que son frère n'était qu'un simple particulier. Non content de son sort, il prend la femme de son frère ! De son côté, Hérodiade, aveuglée et affolée par sa passion, en arrive à commettre le meurtre du plus grand prophète d'Israël, et dans les conditions les plus ignobles.

Puisse le Seigneur nous garantir de la passion, et pour cela, puissions-nous être constamment sur nos gardes !

2. — **Concernant l'éducation.** On ne dira jamais assez le rôle et l'importance de la mère en éducation. C'est d'elle en grande partie que dépend l'avenir de ses enfants.

Comment Salomé a-t-elle été élevée ? C'est facile à deviner. Dans ce milieu mondain, dans cette ville corrompue, elle ne vivait que de plaisirs égoïstes. Son amour pour sa mère n'était pas réglé par la crainte de Dieu, mais était devenu un absolu justifiant toutes les actions. Et il en résulte ce que vous savez : une jeune fille, par définition symbole de grâce, de tendresse, de compassion, devient un monstre, qui n'hésite pas à recevoir, dans un plat, au cours d'une orgie, la tête d'un condamné ! Quelle perversion !

C'est, hélas ! le résultat normal d'une éducation manquée. Une quantité innombrable de personnes se lamentent sur le sort de leurs enfants, sur leur incrédulité, sur leur mauvaise conduite, leur dureté de cœur, etc. Qu'elles s'examinent d'abord, et, si elles sont loyales, elles reconnaîtront probablement que ce sont elles qui sont à l'origine de tous ces malheurs. Elles ont « gâté » leurs enfants dans leur jeunesse ; elles n'ont pas veillé à leur procurer une éducation virile et religieuse ; ou bien elles les ont trop « couvés », et les ont empêchés de s'épanouir normalement, etc. Une meilleure éducation eût évité bien des drames dans la suite.

3. — **Concernant les vraies valeurs.** Quelle différence de jugement entre le monde et la foi ! Pendant cette scène de fête à la cour du tétrarque, tout paraît en faveur de ces mondains, de ces nantis, de ces jouisseurs. Et le pauvre prisonnier que l'on fait décapiter est pour nous une cause de tristesse infinie. En réalité, c'est lui le grand vainqueur de cette journée, et c'est lui qui triomphera pour l'éternité, dans la gloire du ciel, alors que ses ennemis qui seront morts sans repentir seront la proie éternelle de l'enfer.

Il en est ainsi dans toutes les persécutions. Les martyrs nous font pitié. Ce sentiment est naturel, et légitime à un certain point de vue. Mais au fond, nous devrions les féliciter, et eux-mêmes se félicitent d'avoir été dignes de mourir pour Jésus-Christ. Le martyre est une grâce.

* *

Heureux ceux qui « lavent leur robe dans le sang de l'Agneau » : ils « le suivront partout où il ira », ils jouiront avec lui d'un bonheur ineffable pour l'éternité.

NATIVITE DE LA SAINTE VIERGE
(8 septembre)

JOUR DE JOIE

Le jour de la naissance est normalement un jour de joie :

« La femme, au moment d'enfanter, éprouve de la tristesse, parce que son heure est venue ; mais, lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de l'oppression, dans la joie de ce qu'un homme est venu au monde » (Jo., XVI, 21).

Il l'est surtout quand Dieu prédestine quelqu'un à de grandes choses. Ainsi de S. Jean-Baptiste :

« Ce sera pour toi joie et allégresse, et beaucoup se réjouiront de sa naissance » (Luc, I, 14).

Or Marie était prédestinée à de bien plus grandes choses que le Précurseur. Aussi convient-il de se réjouir en commémorant sa nativité.

Parmi tous les motifs de joie que nous pouvons avoir en face de son berceau, bornons-nous aux deux suivants : sa beauté, sa vertu.

I. — *Joie résultant de sa beauté*

Le cœur de l'homme est fait pour la beauté. Sa fin dernière est la beauté infinie, Dieu lui-même. Mais la beauté des créatures est pour lui l'image de la beauté divine, le moyen de concevoir cette beauté transcendante et de l'aimer. Notamment Dieu a créé le cœur de l'homme pour être réjoui par la beauté de son épouse. Nous le savons dès le récit de la création, et les auteurs inspirés reviennent souvent sur ce thème :

« La grâce d'une femme fait la joie de son mari...
Le soleil se lève dans les hauteurs du Seigneur :
ainsi la beauté d'une femme brille dans sa maison bien ornée.
Comme le flambeau qui luit sur le chandelier sacré,
ainsi est la beauté du visage sur une noble stature (Eccli., XXVI, 13-17).
La beauté de la femme réjouit le visage
et surpasse tout désir de l'homme » (*Ib.*, XXXVI, 21).

Or la Vierge Marie est beaucoup plus belle que toutes les autres créatures. Car elle n'a pas seulement une beauté corporelle, mais une beauté divine. Immaculée dès sa Conception, envahie par la grâce, elle a sans cesse progressé en cette beauté surnaturelle, et sa vue est actuellement au ciel une cause intense de joie pour tous les élus, et même pour son divin Fils, assurent les théologiens.

Aussi la liturgie célèbre-t-elle cette beauté en termes incomparables, empruntés à l'éloge de la Sagesse increée :

« Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies,
avant ses œuvres les plus anciennes.
J'ai été fondée dès l'éternité,
dès le commencement, avant les origines de la terre... » (Prov., VIII, 22 et ss.).

Vous connaissez ce texte sublime, vous le lisez souvent dans vos paroissiens. L'auteur inspiré y accumule les images les plus poétiques, qui conviennent évidemment quand il s'agit du sens premier, la Sagesse divine, mais qui, mises sur les lèvres de la Vierge immaculée par la Liturgie, sont une preuve d'audace incroyable voulue par l'Esprit-Saint, inspirateur du culte, pour nous donner une idée de la splendeur de Marie.

Aussi on comprend que la même liturgie continue de se servir de textes semblables pour exprimer l'amour des hommes pour Marie :

« Je l'aimai et la recherchai dès ma jeunesse ;
je cherchai à l'avoir pour épouse,
et j'étais épris de sa beauté » (Sag., VIII, 2).

Faut-il s'étonner de tous ces textes inspirés, exprimant d'une part, le rôle providentiel de la beauté des créatures et entre autres de la femme, et d'autre part le rôle non moins providentiel de la beauté de la Vierge Marie ? Ce serait méconnaître le plan divin. Ne laissons pas croire aux incrédules que, sous l'influence du jansénisme et d'autres hérésies, nous rejetons ce qu'il y a de normal dans la nature humaine. Avouons, nous aussi, que notre cœur est assoiffé de bonheur et passionné du désir de la beauté. Mais affirmons que toutes les beautés créées sont incapables d'assouvir nos besoins infinis, et que nous aspirons avant tout à la Beauté incréée, en elle-même et dans les êtres où elle se manifeste le plus parfaitement : l'Humanité de Jésus, le corps et l'âme de la Vierge Marie, et l'assemblée de tous les Saints.

Heureux ceux qui ne se laissent pas prendre irrémédiablement aux beautés éphémères qu'ils rencontrent sur leur route, mais savent élever leur regard vers la Vierge très pure et très belle.

II. — *Joie résultant de sa vertu*

Les Saints Livres ne décrivent pas seulement la joie qui résulte de la beauté de l'épouse : ils s'étendent encore plus longuement sur celle qui résulte de sa vertu. Vous connaissez tous le portrait de la « femme forte », que vous lisez au commun des saintes femmes. Le fils de Sirach revient à plusieurs reprises sur le même sujet :

« Si la bonté et la douceur sont sur sa langue,
son mari n'est plus un simple enfant des hommes.
Celui qui acquiert une femme a le principe de sa fortune,
une aide semblable à lui et une colonne d'appui (Eccli., XXXVI, 25-26).
C'est un don de Dieu qu'une femme silencieuse,
et rien n'est comparable à une femme bien élevée.

C'est une grâce au-dessus de toute grâce qu'une femme pudique,
et aucun trésor ne vaut une femme chaste *(Ib.*, XXVI, 14-15).

Et encore :

« Heureux est le mari d'une femme vertueuse
et le nombre de ses jours sera doublé.
La femme forte est la joie de son mari,
et il passe ses années dans la paix.
La femme vertueuse est une bonne part ;
elle sera donnée en partage à ceux qui craignent le Seigneur.
Riche ou pauvre, son mari a le cœur joyeux,
en tout temps son visage est gai » *(Ib.*, 1-4).

Par contre, dit-il énergiquement :

« Une méchante épouse, c'est une paire de bœufs en désaccord :
celui qui la tient est pareil à celui qui a saisi un scorpion » (Ṽ 7).

Or la Vierge Marie n'est pas seulement « belle comme la lune, élevée comme le soleil, élancée comme le palmier, agréable comme les roses de Jéricho » et plus splendide que les chefs-d'œuvre de la nature : elle est surtout d'une vertu et d'une bonté incomparables.

La Liturgie lui fait dire :

« Venez à moi, vous tous qui me désirez,
et rassasiez-vous de mes fruits.
Car mon souvenir est plus doux que le miel.
et ma possession plus douce que le rayon de miel.
Celui qui m'écoute n'aura jamais de confusion,
et ceux qui agissent par moi ne pécheront point »
Eccli., XXIV, 18-21).

Il suffit de la voir décrite par S. Luc et S. Jean pour reconnaître que ces expressions ne sont pas excessives. L'évangile de l'Enfance nous la révèle comme un modèle incomparable de douceur et d'humilité. L'épisode des Noces de Cana nous prouve d'une manière irréfutable sa bonté compatissante et sa puissance sans bornes. L'histoire du christianisme est une suite toujours plus accentuée de ses interventions dans la chrétienté et même chez les païens. On a qualifié le XIX[e] siècle de siècle de Marie. Il est bien probable qu'il faudra en dire autant du XX[e] siècle, car il paraît de plus en plus vrai que « Elle seule peut nous sauver » dans les immenses dangers que nous courons actuellement.

Et quel est celui d'entre nous qui n'a pas expérimenté plus d'une fois sa puissance et sa bonté dans sa vie privée ? Qui a recouru à elle sans en recevoir de grâce, au moins une grâce de consolation dans les épreuves inévitables ?

Disons encore une fois : Heureux ceux qui vont à Marie, non seulement parce qu'elle est la beauté idéale, mais parce qu'elle est notre Mère d'une bonté et d'une compassion sans bornes. Ils trouveront auprès d'elle à la fois le réconfort, le bonheur et le modèle de toutes les vertus.

AUX JEUNES FILLES

DÉVOTION A LA STE VIERGE ET VIE CHRÉTIENNE

(Discours de S. S. Pie XII aux « Enfants de Marie Immaculée »)
17 juillet 1954

Chères Enfants
de Marie Immaculée,

Dans l'Encyclique *Fulgens Corona*, par laquelle Nous avons proclamé l'Année mariale actuellement en cours, Nous demandions à tous les fidèles que cette année fût marquée par une *étude plus attentive* des prérogatives de Marie en vue de mieux *l'imiter* et de *la prier* davantage. Nous les invitions aussi à prendre part aux fêtes, congrès ou pèlerinages, organisés en l'honneur de la Mère de Dieu. Or vous avez, chères Enfants, réalisé à la lettre Nos désirs, avec une docilité et un empressement qui réjouissent Notre cœur...

Qui d'ailleurs était mieux préparé à comprendre pleinement le sens profond de ces manifestations ? N'êtes-vous pas à titre spécial les enfants de l'Immaculée, par votre consécration individuelle mûrement réfléchie, souvent renouvelée et loyalement pratiquée ? Cette année doit donc marquer une grande date dans votre histoire. Il y a sept ans, la canonisation de Ste Catherine Labouré coïncidait providentiellement avec le centenaire de votre Association, et de même que la naissance de celle-ci a préludé à la définition du dogme de l'Immaculée Conception, en enflammant d'une intense dévotion les âmes ravies de ce grand privilège marial, ainsi le pèlerinage qui s'achève aujourd'hui à Rome doit, Nous le souhaitons vivement, stimuler l'*ardeur de votre piété* et l'*élan généreux de vos activités apostoliques*. Nous savons que c'est la préoccupation de vos directeurs et des animatrices de vos groupes, et Nous pensons que par leur intermédiaire, comme jadis par la voix de sa fidèle servante, Catherine Labouré, Marie veut aujourd'hui renouveler son invitation aux âmes ferventes et faire converger leurs regards et leurs cœurs vers ses mains de grâce, dont ne cessent de jaillir des rayons de lumière : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ».

Puissiez-vous, chères enfants de Marie Immaculée, mettre dans cette invocation, diffusée à travers l'univers chrétien par la médaille miraculeuse, toute l'admiration et toute la confiance que mérite votre céleste patronne.

* *

Marie, à vrai dire, est la *mère de tous les chrétiens* ; mais l'application que vous avez mise à pénétrer la grandeur de ses privilèges, l'amour avec lequel vous vous êtes consacrées à Elle, sont autant de liens qui vous unissent à l'Immaculée d'une façon particulière. Entretenez donc à son égard la plus vive admiration ! Ne craignez jamais d'exalter trop celle qui resplendira dans l'éternité comme le chef-d'œuvre de Dieu, la plus merveilleuse des créatures, le miroir le plus éclatant des perfections divines. C'est pour devenir la Mère de Dieu qu'elle a reçu de son divin Fils tous les dons de la nature et de la grâce. Voilà pourquoi le culte de la Vierge, si du moins on le comprend bien, loin de rien ôter à la gloire de Dieu, remonte immédiatement à Lui, l'Auteur de tout bien, qui l'a voulue si grande et si pure.

Ayez grande confiance dans l'intercession de la T. S. Vierge et demandez-lui instamment de vous aider à tenir vos promesses. Vous ne pourriez en effet y rester fidèles sans un secours spécial, car, de toutes parts, le monde invite au laisser-aller, à la facilité et souvent même au péché ; tandis que vous cherchez loyalement